

Une liberté à laquelle le sujet est contraint¹

Jean-Pierre Lebrun

(127) Dans le Robert historique de la langue, vous trouverez outre qu'adolescence vient d'*adolescere*, grandir, qu'il y a un autre terme latin, *abolescere* autrement dit abolir et que *adolescere* est construit en antagonisme avec *abolescere*. Cela permet d'emblée d'entendre que grandir, c'est l'inverse d'abolir... Que le sujet grandisse serait en quelque sorte en opposition à ce qu'il s'abolisse. C'est d'emblée mettre la barre au bon niveau puisque au fond, cela signifie que l'adolescent, dans ce moment de passage, soit il va arriver à se situer comme sujet soit au contraire il va disparaître. Entendre l'enjeu de l'adolescence comme cela me semble intéressant parce que cela fait entendre à quel point l'adolescence est d'emblée en phase avec la question du sujet de la modernité.

Auparavant d'ailleurs, il n'y avait probablement pas d'adolescence telle que nous l'entendons ; il n'y a d'adolescence qu'avec la modernité puisque jusque là, la place de sujet était désignée à l'avance et il s'agissait simplement pour le futur sujet, à partir du moment où il était temps qu'il devienne adulte, d'aller rejoindre la place qui était déjà prévue pour lui ; nul ne lui demandait son avis, la place prédestinée ne se remettait pas en question, le sujet n'avait à cet égard nulle latitude pas plus qu'il n'avait de recherche à faire. Mais à partir du moment où nous nous référons à la (128) maxime des Lumières : « Agis selon ton entendement », tout se modifie puisque cette place n'est plus donnée à l'avance. Il s'agit de la trouver, que chacun invente la sienne propre. Quand la place n'est plus donnée à l'avance, on pourrait évidemment croire que le sujet est libre de faire ce qu'il veut, comme il l'entend, mais à bien y regarder, si la place n'est plus déterminée à l'avance, s'il s'agit désormais de pouvoir la trouver, cette liberté nouvelle inclut un autre type de contrainte : si désormais,

¹ Il a été laissé à la transcription de ce texte, revue et corrigée par l'auteur, son caractère oral.

le sujet peut choisir, il ne pourra le faire qu'en acceptant de renoncer à ce qu'il ne choisit pas.

D'une certaine manière, il y a là d'emblée un risque d'illusion : et c'est le contexte général dans lequel se développe ce que nous appelons l'adolescence, car là où auparavant, s'il était clair qu'en fin de compte il y avait une place prescrite, voilà que tout à coup, avec la modernité, nous pouvons la chercher, nous devons même la trouver ; cela laisse évidemment entendre que nous pourrions faire n'importe quoi, que nous aurions toute latitude pour choisir, que nous serions débarrassés de ces encombrantes contraintes d'hier. Pourtant, la prescription de la contrainte se retrouve sous une toute autre forme puisqu'elle est désormais interne à la recherche même du sujet, alors qu'auparavant, elle lui était externe.

Ceci vaut, comme vous le savez, dans de nombreux registres, par exemple, aujourd'hui, on peut choisir son sexe ; en tout cas ceci n'apparaît plus comme incongru, le transsexualisme est en train de devenir quelque chose d'admis socialement. Choisir le moment de sa mort reste plus délicat, c'est bien sûr le plus tard possible, mais quand même nous revendiquons, via l'euthanasie, de participer à la décision finale. Choisir son école, choisir comment on veut être enseigné, c'est de mise aujourd'hui : je peux évoquer un décret du ministère de l'éducation nationale en Belgique qui a pour intitulé « L'école comme tu la veux ! » Ce mouvement par lequel nous souhaitons modeler le monde comme nous le voulons est de nos jours éminemment puissant et il constitue certainement une caractéristique de notre époque postmoderne.

Cela évoque d'ailleurs tout de suite une question clinique. Cela me fait penser à un patient dont on pourrait dire qu'il est – bien qu'il soit adulte – en train d'éprouver cette difficulté à trouver sa place et qui, évoquant une compagne dont il s'était séparé mais qu'il avait retrouvée à l'occasion d'un week-end de travail commun, se disait « Je pourrais faire l'amour avec elle, je pourrais aussi bien ne pas le faire. Je pourrais lui dire oui, je pourrais lui dire non » Et il ajoutait : « Au fond, la vie tourne autour de ça, autour de cette affaire là. Il n'y a pas de place pour le désir ; il y a seulement de la place pour que tout fonctionne bien. » En somme, il croyait pouvoir choisir ou blanc, ou noir, mais paradoxalement cela ne lui était pas plus facile.

(129)Voilà bien un trait qui résume la position de l'adolescence et cela pose directement la question « Où est la limite dans ce choix (je pourrais faire blanc, je pourrais faire noir) ? » et quelle réponse clinique apporter, comment intervenir dans un tel dispositif ? Car on est directement un peu embarrassé : soit on ne dit rien et le manège peut continuer longtemps, soit on intervient mais l'intervention extérieure n'est pas prévue au programme. Comment faire pour que ce propos là trouve une accroche qui permette au sujet d'aller un peu plus loin. Autrement dit, là où avant il allait de soi qu'il s'agissait de quitter père et mère pour aller prendre sa place dans le social, aujourd'hui ce trajet est à charge du sujet lui-même. Et c'est la raison pour laquelle je partagerais tout à fait ce que dit à ce sujet Bernard Penot dans un ouvrage récent que je vous conseille vivement et qui s'intitule *La passion du sujet freudien*². L'auteur avance

2 B. Penot, *La passion du sujet freudien, entre pulsionnalité et signifiance*, Ramonville

que l'adolescence est exemplaire de l'appropriation subjective. Je retiens cette formule parce que je trouve qu'en effet, la question de l'adolescence pose de manière tout à fait forte ce qu'on pourrait appeler « la question de la subjectivation », le travail de subjectivation. L'adolescence, c'est donc ce moment où un sujet ne peut plus dire n'importe quoi.

L'enfant, lui, peut dire n'importe quoi. A ce sujet, il y a des propos éclairants de Lacan en personne. Ainsi, par exemple, dans son premier séminaire, celui de 1954 consacré aux *Ecrits techniques*, l'exemple clinique de Balint : « Passons, dit-il, à un exemple que nous apporte Balint. (...) Il s'agit d'une charmante patiente, qui présente le type, bien illustré dans certains films anglais, du *chatter* : le parler-parler-parler-parler pour ne rien dire. C'est à ça que se passent les séances. Elle a déjà fait de longs bouts d'analyse avec un autre avant de venir entre les mains de Balint. Celui-ci se rend bien compte – c'est même avoué par la patiente – que, quand quelque chose l'embête, la patiente remplit ça en racontant n'importe quoi.

Où est le tournant décisif ? Un jour, après une heure pénible de *chatter*, Balint finit par mettre le doigt sur ce qu'elle ne veut pas dire. Elle ne veut pas dire qu'elle a eu d'un médecin de ses amis une lettre de recommandation à un emploi, qui disait d'elle qu'elle était une personne parfaitement *trustworthy*. Moment pivot à partir de quoi elle tourne autour d'elle même et va pouvoir s'engager dans l'analyse. Balint arrive en effet à faire avouer à la patiente que, depuis toujours, c'est justement de ça qu'il s'agit pour elle – il ne faut pas qu'on la considère comme *trustworthy*, c'est-à-dire comme quelqu'un que ses paroles engagent. Car si ses paroles l'engagent, il va falloir qu'elle se mette au boulot, qu'elle entre dans le monde du travail, c'est à dire (130)de la relation adulte homogène, du symbole, de la loi.

C'est clair. Depuis toujours, elle a très bien compris la différence qu'il y a entre la façon dont on accueille les paroles d'un enfant et celle dont on accueille les paroles d'un adulte. Pour ne pas être engagée, située dans le monde des adultes où on est toujours plus ou moins réduit en esclavage, elle bavarde pour ne rien dire et meuble ses séances avec du vent.

Nous pouvons nous arrêter un instant et méditer sur le fait que l'enfant aussi à une parole. Elle n'est pas vide. Elle est aussi pleine de sens que la parole de l'adulte. Elle est même tellement pleine de sens que les adultes passent leur temps à s'en émerveiller. « Comme il est intelligent, le cher mignon ! Vous avez vu ce qu'il a dit l'autre jour. » Justement tout est là.

Il y a là, en effet, comme tout à l'heure un élément d'idolification qui intervient dans la relation imaginaire. La parole admirable de l'enfant est peut-être parole transcendante, révélation du ciel, oracle de petit dieu mais il est évident qu'elle ne l'engage à rien.»³

Quelques années après, dans la conférence qu'il fit suite aux événements

Saint-Agne, Erès 2001.

3 J. Lacan, Le Séminaire, livre I (1953-54), *Ecrits techniques*, Paris, Seuil, 1975, pp. 254-255.

de mai 68, Lacan avancera : « Nous vivons dans une ère de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est-à-dire que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence. Vous pouvez dire n'importe quoi sur celui qui peut bien être à l'origine de je ne sais quel meurtre indéchiffrable, vous faites même une pièce de théâtre là-dessus. Toute l'Amérique new-yorkaise s'y presse ; jamais auparavant dans l'histoire une chose pareille n'eut été convenable sans qu'aussitôt on ferme la boîte. Dans le pays de la liberté, on peut tout dire puisque ça n'entraîne rien. »⁴

Et encore quelques années plus tard, dans sa conclusion aux journées consacrées aux psychoses de l'enfant, il rappelle à propos des problèmes posés à l'époque : « Problème du droit à la naissance d'une part mais aussi dans la lancée de "ton corps est à toi" où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme. La question de savoir si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir, en droit, ce corps à le détailler pour l'échange. Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence, en épingleons-nous du terme de l'enfant généralisé la conséquence ? »⁵ Donc vous voyez, il y a là quelque chose de (131)clairement identifié par Lacan comme césure entre ce temps où l'on peut dire n'importe quoi, comme le temps de l'enfance, et celui où le sujet va devoir s'engager dans sa parole. Jusque là, l'adolescent pouvait se contenter d'être parlé par son univers parental, mais voilà que tout à coup sa parole dit quelque chose de lui et il faut qu'il le soutienne. L'adolescent est dès lors contraint par les lois de la parole à soutenir un désir qui lui est singulier et la force qui va le contraindre à cet engagement, c'est la poussée pubertaire, autrement dit la question se pose de savoir en quoi le réel du sexe vient contraindre le sujet à soutenir sa parole.

Je voudrais vous rappeler que ce temps chronologique de l'adolescence comme je l'ai dit tout à l'heure n'a pas toujours existé. J'avais évoqué dans mon ouvrage *Un monde sans limite*⁶ ce film que vous connaissez très certainement, *L'enfant des terrasses* qui montre à l'oeuvre cette contrainte du réel du sexe et son relai par le social. En effet, une fois que le garçon est repéré dans ce qu'il n'est plus un enfant, et cela du fait du regard de désir qu'il manifeste dans le hammam des femmes, il est immédiatement expulsé de ce lieu réservé aux femmes et à leurs enfants, et il faut qu'il aille prendre sa place du côté des hommes, du côté de sa sexualité anatomique. Autrement dit, ceci nous indique que dans le patriarcat, l'anatomie, c'est le destin. Or, aujourd'hui précisément, ce n'est plus tout à fait comme cela. La contrainte est bien sûr toujours existante, mais sa visibilité n'est plus la même que celle d'autrefois. La contrainte paraît ne plus être relayée par le social et donc d'emblée toute la difficulté apparaît là, différente, car ne plus être relayé par le social ouvre la voie à devoir chercher sa place propre, mais aussi à penser qu'il n'y aurait plus

4 J. Lacan, Le Séminaire, livre XV, *L'acte psychanalytique*, conférence du 19 juin 1968, inédit.

5 J. Lacan, *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

6 J-P. Lebrun, *Un monde sans limite – Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1997.

de contrainte ou en tout cas qu'on se serait émancipé de toute contrainte.

Cela ouvre donc une dimension qui vient d'être évoquée par Marc Laurent, la dimension d'une possible perversion – que je qualifierais plus volontiers d'artéfactuelle – de la liberté moderne sous l'égide d'un « je peux faire ce que je veux ». Alors, ce qui est intéressant, pour revenir sur cette question de l'anatomie comme destin, c'est de nous rappeler que c'est précisément ce que disait Freud. En 1923, dans son article sur *la disparition du complexe d'Oedipe*, il transforme la phrase de Napoléon et il avance que l'anatomie c'est le destin. Et en 1932, il rappelle qu'il n'y a qu'une seule libido mise au service de la fonction sexuelle mâle aussi bien que femelle. Dans le même mouvement, il reconnaît à Jones que, pour ce qui est du féminin, il n'y entend rien. Lacan reprendra cette question, et comme vous le savez, articulera la découverte de Freud aux lois de la parole et du langage, au fait que ce qu'il y a de (132)spécifique chez l'être humain, c'est qu'il parle et que cette caractéristique a une série de conséquences. Il avancera : « Si la reconnaissance de la position sexuelle du sujet n'est pas liée à l'appareil symbolique, l'analyse, le freudisme n'ont plus qu'à disparaître. Ils ne veulent absolument rien dire, le sujet trouve sa place dans un appareil symbolique préformé ». Vous voyez la nuance : il dit « le sujet trouve sa place », autrement dit, il y a encore de la place quelque part malgré le fait qu'on soit dans la modernité. Il y a toujours une place à trouver, mais elle est dans un appareil symbolique préformé qui instaure la loi dans la sexualité et cette loi impose au sujet de réaliser sa sexualité sur le plan symbolique. « C'est ce que veut dire l'Oedipe : si l'analyse ne savait pas ça, elle n'aurait absolument rien découvert » ajoute Lacan. Ainsi donc, via le prix payé au langage, Lacan fait de la différence des sexes d'abord un consentement à la perte, au fait qu'il y a un « Y a pas ! » fondateur, un « y a du manque, y a de l'absence » à quoi le sujet doit laisser sa place, qui doit être métabolisé et dont nous pouvons dire que le phallus va être le représentant – à la fois signe et objection. Et ce sera vis-à-vis de ce phallus que les deux sexes auront alors à se positionner.

Autrement dit, il s'agit d'abord de consentir à ne pas être le phallus pour ensuite pouvoir se situer ou bien du côté de ceux qui l'ont ou du côté de ceux qui ne l'ont pas. Mais l'avoir ou ne pas l'avoir se fait déjà sur perte de l'être, sur fondement de ce « Y a pas ! » propre au monde de la parole. Autrement dit, l'anatomie ne fait pas tout le destin pour les humains. Mais Lacan ira encore plus loin lorsqu'il introduira son fameux schéma de la sexuation dans le séminaire *Encore* en 1972. C'est là qu'il écrira en quelque sorte qu'« il n'y a pas de rapport sexuel ». Le schéma de la sexuation dit ceci (simplement une formule que je relève pour vous faire entendre l'enjeu) : « Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre » donc s'inscrira soit du côté des hommes, soit du côté des femmes. « Qui que ce soit de l'être parlant », autrement dit, l'anatomie n'est plus vraiment le destin. Puisque la spécificité de l'être humain c'est que la subversion introduite par le langage implique comme conséquence d'une part que le destin anatomique est insuffisant pour promouvoir une quelconque identification sexuelle et d'autre part, que c'est par le mode d'inscription dans la parole qu'hommes et femmes pourront être dits tels en même temps d'ailleurs que cette inscription rend impossible leur

rapport.

Mais figurez-vous que l'année suivante, Lacan relative quelque peu sa formulation. En effet, dans son séminaire *Les non dupes errent*, celui qui suit *Encore*, il dit : « L'homme est tordu par son sexe » ; et aussi : « Il n'y a que les femmes pour faire les deux identifications. » Ce qui pourrait s'entendre comme « l'anatomie, c'est quand même le destin ». Ceci nous amènerait dès lors à constater une évolution de Freud au dernier Lacan. D'abord, « l'anatomie, c'est le destin », chez Freud. Suit : (133) « L'anatomie ne fait pas tout le destin », dans un premier temps chez Lacan, étant donné ce que nous devons au langage. Ensuite « l'anatomie n'est pas le destin », à partir du moment où le sujet peut choisir son camp, du côté gauche ou du côté droit dans le schéma de la sexuation, du côté des hommes ou du côté des femmes. Enfin, « l'anatomie n'est pas sans être un destin » parce qu'on est quand même contraint eu égard au sexe anatomique que l'on a ; il n'est donc pas possible de faire n'importe quoi.

Il y a quelque chose que je trouve intéressant à cette congruence entre l'adolescence, la modernité et la théorie analytique : dans chacun de ces cas, on part d'une place fixe – l'anatomie chez Freud – pour passer à la relativation absolue – le schéma de la sexuation chez Lacan –, pour enfin revenir à un choix mais un choix qui n'est pas pour autant hors toute contrainte.

Je reviens par là à notre propos concernant l'adolescence, eu égard à ce schéma de la sexuation. Je voudrais vous faire entendre la portée de mon titre, de ce j'ai appelé « une liberté à laquelle le sujet se trouve contraint ». A partir donc de cette poussée pubertaire du réel du corps, il s'agit pour le sujet d'aller prendre sa place dans ce schéma de la sexuation dont, rappelons-le, la partie supérieure désigne les hommes/les femmes et la partie inférieure la manière dont un sujet va prendre sa place en fonction du fait qu'il s'est mis du côté des hommes ou du côté des femmes et cela indépendamment de son sexe anatomique et ceci aura une série de conséquences sur la façon dont ce sujet va organiser son rapport à l'autre.

Autrement dit, aller prendre sa place dans la sexuation – ce qui n'est pas entièrement tributaire de son anatomie mais qui est quand même dépendant des contraintes qu'elle impose – va consister premièrement, à aller se ranger sous la bannière des hommes ou sous celle des femmes, deuxièmement, à renoncer à aller du côté qui n'a pas été choisi, donc de perdre et troisièmement, du fait de se ranger d'un seul côté, d'avoir obligatoirement rapport à l'autre côté ce qui va impliquer structurellement un non rapport. Voilà une triple conséquence que je vais essayer de développer, conséquences structurales qui déterminent les modalités mêmes dans lesquelles les difficultés vont se poser.

J'insiste d'emblée sur la troisième des conséquences, celle d'avoir obligatoirement rapport à l'autre et ceci, contrairement à ce qu'on entend souvent dire, à savoir que l'adolescence, c'est le problème du solitaire, c'est un problème qui doit se régler seul, ... l'adolescence aurait plutôt à traverser l'épreuve du « comment vivre séparés-ensemble ? » pour reprendre la formule de Beckett. La question de la solitude peut-être, mais celle avec l'autre justement. Comment émerger seul dans le rapport à l'autre ?

(134) Mais d'abord il s'agit d'aller d'un côté ou de l'autre ; il s'agit de se ranger du côté des hommes ou du côté des femmes ; de choisir la position sexué dans le langage, j'ai envie de dire là indépendamment de son anatomie ce qui ne sera pas sans conséquence mais en tout cas la question est celle-là : choisir d'aller d'un côté ou de l'autre et comme vous le voyez, c'est déjà quelque chose qui va à l'encontre de notre mode unisexe puisqu'en fin de compte, malgré tout il s'agit d'avoir à faire un choix eu égard à ce que c'est que d'être sexué dans le langage.

Ensuite, pour le dire en quelques mots, j'avais en son temps trouvé une formule pour essayer de dire ce que c'était que d'être sexué dans le langage, à savoir qu'une parole masculine c'est une parole qui dit « c'est ça ! » et une parole féminine c'est une parole qui dit « c'est pas ça ! ». Comme vous le voyez, ceci pourrait apparaître comme la matrice de la guerre des sexes, plus simplement même de la scène de ménage. Je pourrais aujourd'hui le dire autrement en disant que l'adolescent c'est celui qui fait l'épreuve de la pipe. Il fait l'épreuve du fameux tableau de Magritte *Ceci n'est pas une pipe* ! Parce que lorsque je vous dis « c'est une table ! », reconnaissez que je n'ai pas tort. Mais si vous me rétorquez « ce n'est pas une table », à bien y penser, il faut reconnaître que vous n'avez pas tort non plus, puisque la table que je désigne par ce mot table en profitant de cette possibilité langagière qui m'est donnée de parler de la table, fait que la table, la chose table, je l'ai perdue. Je ne connais plus de la table que la table frappée de la loi du signifiant. Donc du coup, me rétorquer que ce n'est pas vraiment une table ou que ce n'est pas tout à fait une table c'est tout autant justifié à partir du fait que je prends en compte que je parle et que parler ça suppose la perte de l'être table. Donc, si vous voulez être homme ou être femme dans la parole ça n'est rien d'autre que de soutenir soit du côté mâle d'énoncer, soit du côté femme de rappeler qu'il y a l'énonciation dans l'énoncé, de rappeler le « Y a pas ! » fondateur, de rappeler la perte d'être et, du coup non pas de contredire l'énoncé mâle, mais de venir lui indiquer que, de toute façon, quoi qu'il dise, ce ne sera jamais tout à fait cela. Vous voyez comment on peut passer de la matrice de la scène de ménage entre « c'est ça - mais non c'est pas ça » à un rapport tout à fait intéressant pour autant qu'on accepte le non-rapport qui le conditionne, à savoir que paradoxalement, les deux auront la charge de la complicité dans le fait de manquer le rapport. Simplement pour indiquer que donc, choisir d'un côté ou de l'autre, ça n'est déjà pas rien mais de plus, choisir d'aller d'un côté ou de l'autre, ça suppose de perdre le côté qu'on n'a pas choisi ; il y a un renoncement obligatoire à la bisexualité, autrement dit.

Par ailleurs – et c'est ça l'intérêt du bas du tableau –, soit je vais du côté des hommes et dans ce cas-là, je place l'autre en position d'objet, soit je vais du côté des femmes, et dans ce cas-là je consens à être mis en place d'objet. Je dis bien à être mis (135) en place d'objet, à la place de semblant de l'objet, puisque Lacan a très subtilement délimité un espace entre la femme qui est barrée et l'objet. Une femme n'est pas l'objet ; elle accepte de se mettre en place d'objet et ce qui se passe de ce fait là, justement de maintenir l'écart entre l'objet et elle, c'est qu'elle se trouve divisée entre sa dépendance à l'égard du phallus et son rapport sans médiation au manque dans l'Autre, à cette perte d'être évoquée

plus haut qui est la condition même de la parole, condition même de ce que nous sommes des êtres parlants. Et Lacan d'ajouter encore avec ses formulations dans son séminaire *Les non dupes errent* qu'un homme ne peut pas faire les deux identifications, que seule une femme peut les faire, qu'un mâle ne peut pas impunément aller uniquement du côté féminin, car s'il passe entièrement du côté des femmes, il va en perdre l'usage de son pénis ! S'il veut uniquement passer du côté des femmes, il va devoir sacrifier sa vie sexuelle. Alors qu'en revanche, une femme, elle, spontanément se trouve des deux côtés, dans la parole et pas-toute dans la parole. De plus, elle peut aller se placer entièrement du côté homme, ce n'est pas pour autant qu'elle en sera homme puisque que l'organe, elle, elle ne l'a pas.

Vous voyez que c'est chaque fois tout à fait intéressant parce que des deux côtés quoique je choisisse, d'où que je vienne, il y a perte et jamais celle-ci n'est symétrique à celle qu'implique l'autre choix ; c'est ce que j'avais appelé en son temps un dissymétrique (entendez le de deux façons, un dit-symétrique) d'un non-savoir mutuel.

Troisièmement, en s'engageant dans la sexualité, il n'y a donc pas que le fait d'aller d'un côté ou de l'autre, il n'y pas que d'aller d'un côté et de ce fait de perdre l'autre ; il y a encore que le côté que j'ai choisi va me mettre d'emblée dans un certain rapport à l'autre qui sera en fait un non-rapport à l'autre côté. Jusque là, l'adolescent avait affaire à ses premiers autres, père et mère dans le meilleur des cas. Un premier autre, la mère et un autre que la mère, le père qui dans la structure comme vous le savez, n'est pas pour autant un garant absolu du sujet. On a rappelé tout à l'heure que l'adolescent demandait que l'autre vienne le garantir, et bien, le propre de l'autre de la mère c'est de permettre la sortie de l'orbite maternelle mais sans pour autant constituer une garantie finale au sujet et je trouve que la formule de Jean-Jacques Rassiàl à propos de l'adolescence est tout à fait judicieuse lorsqu'il dit que « la réussite de l'inscription du Nom du père n'est que partielle tant qu'elle s'appuie sur l'actualité de la métaphore paternelle ». En effet, ce qui va se passer au moment de l'adolescence, c'est précisément que le sujet ne pourra plus compter sur ses premiers autres en chair et en os mais seulement sur ce qui s'est inscrit de leurs interventions dans sa propre réalité psychique. Et du coup, le rapport à l'autre n'est plus un rapport à l'autre vertical, pour l'appeler ainsi, mais c'est désormais un rapport à (136)l'autre horizontal. Autrement dit, c'est désormais dans l'horizontalité du rapport à l'autre qu'il va devoir trouver aussi bien ce qui fait altérité que ce qui fonde sa singularité, et pour ce faire il ne pourra plus compter que sur les traces de ce qui s'est inscrit en lui du rapport à l'autre vertical. Le sujet est donc contraint à un rapport à un être séparé-ensemble qui est justement un non-rapport puisque le rapport à l'autre restera irréductiblement frappé de cette marque du langage qui nous atteint tous et toutes et qui fait que la rencontre de l'autre comme tel est toujours déjà perdue.

Alors je terminerai en vous évoquant une petite note sur Hamlet et Ophélie. Je pense quand même que le personnage le plus représentatif de la modernité, c'est Shakespeare qui l'a inventé. On n'a toujours pas trouvé mieux, je crois, que le prince du Danemark pour dire la question de la modernité, et on peut aussi très bien évidemment lire la problématique de Hamlet comme celle

de l'adolescent. Ce qui fait le plus communément obstacle à ce que l'adolescent trouve sa voie propre et consente aux contraintes qui sont le prix de sa possible liberté, c'est la persistance de l'identification phallique. Mais le travail avec les adolescents ou avec les sujets qui sont toujours dans cette problématique nous donne à entendre une invitation à aller un peu plus loin à savoir que cette identification phallique, elle n'est pas que du côté de l'enfant ou de l'adolescent. Elle est aussi à repérer à l'oeuvre chez les premiers autres de l'enfant ; comment se sont-ils situés pour que, justement, le sujet n'ait d'autre possibilité que de rester collé à l'identification phallique.

Je voudrais laisser ouverte cette question et pour vous y inviter reprendre un petit texte de Darian Leader dans *Les promesses des amants*⁷. Il dit : « Le drame du désir ne saurait se réduire à une histoire oedipienne classique, celle du désir illicite de l'enfant envers l'un de ses parents. Bien plutôt, le drame du désir suppose que ce parent possède lui-même un désir on ne peut plus présent, quelque chose de vorace qui ne reconnaît pas l'enfant, où l'enfant n'a pas place comme sujet. Avec la présence de ce désir, le voyage oedipien implique qu'on se positionne par rapport à lui, en se constituant un désir propre qui ne soit pas simplement écrasé par celui de la mère. » Vous vous rappelez qu'Hamlet a affaire à une mère vorace, à une mère pour qui le temps du désir n'existe pas, à une mère qui a célébré dans le même moment ou presque, la mort de son époux et les noces avec son second mari ; chez Gertrude, le temps du deuil n'a pas sa place, le temps de l'absence de l'objet n'est pas inscrit, le temps du « Y a pas ! » est gommé. Or, Hamlet c'est justement quelqu'un dont la difficulté est nouée dans ce temps qui ne s'est pas constitué. Il vit avec l'omniprésence de ce (137)désir maternel à son égard, non médiatisé. Ceci correspond évidemment aussi à la différence entre ce que Freud dit d'Oedipe et ce que Lacan dit d'Hamlet. Oedipe ne sait pas ce qui lui arrive, il tue son père, il couche avec sa mère mais en fin de compte, il n'en sait rien et ce n'est que dans l'après-coup qu'il réalise. Tandis qu'Hamlet, lui, il sait et c'est bien la difficulté : sachant, d'où va-t-il soutenir son acte ? Nous sommes aujourd'hui dans la position d'Hamlet, et la question se pose de comment faire avec ce que nous savons. Et Dorian Leader ajoute dans son texte : « Mais comment (se constituer un désir propre) serait-ce possible si le désir de la mère ne parvient pas d'abord à reconnaître l'enfant ? »

La première idée de Lacan, c'est qu'à cette place vide, ce point de non-reconnaissance, le sujet place une image qui lui sert de pôle d'investissement libidinal. Où il n'est pas reconnu, une image est isolée qui le captive et lui sert de boussole. Dans *Hamlet*, c'est la belle image d'Ophélie. ». Ce qui me semble ici intéressant, c'est d'apprécier que le trajet de l'adolescent pour aller trouver l'autre à la bonne place et, du coup, se mettre, lui, à la bonne place dans le même mouvement, est souvent comme barré ou comme empêché de par la place que lui-même n'a pas eue comme sujet dans le désir de ses parents ou dans l'articulation du désir de ses parents. Et que là, il y a quelque chose qui va plus loin que simplement d'interroger l'identification phallique à laquelle il reste collé et donc de lui mettre en quelque sorte tout sur le dos. Peut-être y a-t-

7 D. Leader, *Les promesses des amants*, Paris, Odile Jacob, 1997, p.258.

il intérêt à nous demander ce qui fait panne dans son processus de subjectivation, autrement dit, comment il va pouvoir se réapproprier non seulement le trajet qui doit être le sien mais aussi le non aboutissement du trajet dont il est la conséquence.

Je pense qu'il y a là une question tout à fait importante et que justement les adolescents viennent souvent interroger et interpeller. Le drame, aussi bien d'Hamlet que d'Ophélie, c'est ne pas pouvoir sortir de cette question là ; ainsi, Ophélie ne se mouille jamais, Ophélie comme vous le savez ne parle quasi pas, elle ne dit rien d'elle, elle ne s'énonce pas, elle reste purement collée à ce que son père veut qu'elle fasse et d'ailleurs Rimbaud avait très joliment perçu ça lorsqu'il parlait d'Ophélie : « Tu te fondais à lui comme une neige au feu ; ses grandes visions étrangeaient ta parole ». C'est une jeune fille qui ne s'énonce pas et parallèlement, Hamlet est dans une identification tout à fait captivante à ce non-désir, à cette absence de manque dans l'Autre maternel et c'est en quoi justement le désir de Hamlet reste prisonnier du désir de sa mère Gertrude, toute consacrée à assouvir sa voracité, à refuser le choix et la perte que le choix impose. Et rappelons que c'est justement au moment où il allait devoir prendre une place dans la généalogie familiale que commencent pour lui les difficultés. Place à prendre autrement que dans un rapport de miroir à miroir là où le gril imaginaire, comme l'appelle Lacan, suffit habituellement à éclairer la (138)relation aux semblables sur le mode de la réciprocité. « Ce que je suis pour toi tu l'es pour moi » et vice-versa. Tant qu'on en est là, ça va bien, mais Hamlet est confronté à la suite de sa rencontre avec ce qui n'est plus qu'un fantôme, son père, à prendre une place en fonction d'un repérage qui devrait se soutenir d'une absence, lui qui n'a vu jusque là sa place déterminée que par une présence, celle d'être en position phallique pour la mère.

Prendre sa place dans la sexualité n'est donc pas une mince affaire surtout si elle se double de n'avoir plus la balise d'antan de la place imposée, mais en revanche de n'avoir que des balises à visibilité réduite, on pourrait dire. Celles-ci en effet sont peu mises en relief avec un social, qui, à l'instar de la mère Gertrude, favorise beaucoup plus la consommation que le manque. A ce titre, le travail adolescent est comme le disait Bernard Penot exemplaire du travail d'appropriation subjective et on pourrait avancer que si les adultes sont aujourd'hui fascinés par les adolescents, en tout cas par la jeunesse, c'est parce que ces derniers leur indiquent sans détour le travail de subjectivation qu'implique et qu'exige désormais la modernité.